

ENTREVUE *par L'œil lucide*

Ce vendredi 13 juin 2025, à l'occasion de la première journée des Rencontres du Réel, 13ème édition, s'est tenue la projection d'*Ici Brazza*. Son réalisateur, Antoine Boutet, était présent et a discuté avec nous de cette friche industrielle bordelaise maintenant disparue qu'il a arpentée, épuisée et filmée pendant quatre ans.



image issue du film Ici Brazza

Synopsis :

Brazza est un quartier de la rive droite de Bordeaux, nommé d'après un commissaire-général du gouvernement français en Afrique centrale. Cette zone en friche vit ses dernières heures. 53 hectares à bâtir pour un vaste projet immobilier dans l'air du temps. Chronique d'un terrain vague en transformation, le documentaire scrute l'annonce d'un nouvel « art de vivre » dans la réalité brute du terrain.

Entretien avec Antoine Boutet

Retranscription de l'entretien (extraits)

Quelle a été la genèse d'Ici Brazza ?

L'une des raisons pour lesquelles j'ai fait ce film, c'est d'abord que je voulais faire un film sur Bordeaux. Et je voulais faire un film à travers les rengaines de voisinage, sur une ville qu'on ne maîtrise plus, qui se développe trop et qui change les habitudes des petits vieux.

L'idée c'était de travailler à la manière de ce petit bouquin de Georges Pérec : Tentative d'épuisement d'un lieu parisien. C'est sa manière de traiter le banal, le quotidien qui m'a intéressé. Lui est parti d'une terrasse de café, donc moi, je me suis dit que j'allais me positionner dans cet endroit. Ça fait 50 hectares, j'y passerai le temps qu'il faut, mais ça sera chez moi, en tout cas, c'est la sensation que j'en aurai. La sensation de tellement bien le maîtriser, que je saurai ce qui s'y passe. Je suivrai les avancées, mais en étant à l'intérieur de ce paysage, dans le détail dans le micro, le banal. Je ne voulais pas en faire un film tragique, ni d'emblée qui dénonce. Il n'y avait pas de message du type : « Vous voyez la friche comme elle était belle, quel dommage qu'on l'ai explosée ». La friche était polluée, elle était dégueulasse, donc oui en soi, il fallait faire quelque chose.

Mais on est face à un projet qui est « hors-sol » comme on dit aujourd'hui. Hors-sol dans le sens où un architecte, un homme politique voit un projet sur un plan. Il voit de haut, il surplombe.

Moi, j'ai choisi la position d'être au sol, les pieds sur le terrain et je vais confronter ce que je vois de là, ce que j'entends, ce qu'on me raconte depuis ce point de vue. J'ai été habitant du quartier et je me suis mis à la place de mes voisins qui sont les petits vieux au début du film. Ils n'ont pas cette culture de l'architecture et du cinéma et ils se retrouvent face à un chantier où tout est fermé, où on ne voit plus rien à part des affiches et où on n'entend plus rien que le bruit derrière. Ça fait deux éléments, visuels et sonores qui permettent beaucoup d'interprétations, et surtout beaucoup de fausses interprétations. Mais, au final, la sensation globale est la même partout, parce que ce sont les mêmes architectes qui travaillent dans tous les endroits du monde. Donc pour moi la grande question que pose le film, c'est simplement est-ce qu'on est dedans ou est-ce qu'on n'est pas dedans ? Les squatters et les punks que j'ai rencontrés sont à côté, pas forcément volontairement, mais ils sont à côté parce qu'ils sont mis à côté. C'est la question : "Tout ça, c'est pour nous ou pas ?"

Puisque tu t'es immergé dans ce paysage, comment tu voyais le rapport aux gens qui venaient et à ce qui se passait dans cet espace-là ?

Il y a des habitants, on va dire plutôt des squatteurs, des gens qui investissent cette friche et puis finalement, ils sont renvoyés, ils sont virés, expulsés, et il y a d'autres gens qui arrivent.

Il y a des architectes, il y a des ouvriers, il y a des gens de la ville.

Donc c'est des catégories. Et j'avais plus envie de m'intéresser aux catégories en sachant que l'une allait remplacer l'autre.

Et puis parfois, il y a des rencontres, mais très peu. Des gens qui viennent faire une fête et qui s'en vont. Mais il reste toujours le terrain qui est là, le lieu, l'espace, les arbres, la végétation. Il y a aussi quelque chose que je voulais restituer. C'est le temps qui passe. Avec, au départ, le sentiment d'une certaine banalité, mais parce que je sais que ça va devenir intéressant dans quelques années. Pour moi, ce qui est important, c'est de dire que ça ne peut pas être qu'une succession d'évènements. On ne peut pas être dans une tension permanente. Il y a aussi des temps de pause, où il ne se passe rien. Mais il fallait que je documente, il fallait que je fasse de l'archive. C'est une histoire de confiance dans le processus que je mets en place. C'est pareil que celui qui fait du pinard. Au moment où il le fait, il ne sait pas si son vin sera bon. Mais par contre, il connaît le processus et il va le faire de manière très rigoureuse pour que ça arrive à son terme. Donc je ne savais pas ce que ça allait produire et c'est le montage qui allait me le dire.

C'est par le montage que les événements et les micro-événements sont mis en avant. L'un après l'autre, ils forment le récit d'une ouverture vers quelque chose d'imminent : un avenir en train de changer.

Comment as-tu réfléchi à la place des panneaux et des affichages dans ton film ?

On est saturé de ces choses-là, on ne les lit plus, on ne prend plus le temps de les regarder. Et moi je trouve que ça raconte quelque chose. C'est pas comme une voix-off, mais c'est une écriture dans la manière dont les slogans s'affichent, dans la typographie, les images, les couleurs, les formes et les personnages qui sont mis dans les affiches. Dans la succession jusqu'à écoëurement de ces phrases et de ces images il y a la sensation d'un trop-plein. Et ça fait se rendre compte que tout est dirigé de la même manière, avec toujours la même vue, la même façon d'envisager un espace intérieur; Ces affiches disent : "C'est ça la modernité et c'est comme ça que c'est

chouette de vivre.”

Donc je me suis dit, étudions les un petit peu : quelles sont les voitures dessus ? Est-ce qu’il y a des noirs et des arabes ?

Ce qui m’intéressait aussi, c’est que graphiquement c’était un jeu. Je faisais bouger l’affiche, je l’intégrais dans des lieux, jusqu’à ce qu’elle devienne vivante. Régulièrement dans le film, on ne sait pas si on est vraiment dans une image de magazine, ou dans la réalité.

Et c’est pareil au son. On est dans l’illusion d’une prise directe et en même temps, il y a ce petit quelque chose qu’on n’arrive pas à définir et qui fait qu’on est ailleurs. Au fur et à mesure, ce petit quelque chose va se distordre, et s’accroître. Et on va se mettre à questionner l’image et le son. Est-ce que c’est vrai ? Qu’est-ce qu’on voit ?

Donc les panneaux, c’est une manière de raconter qui est assez plaisante parce que ça permet pas mal de distance et justement de l’humour.

Les choses absurdes dans notre quotidien ça m’attire, ça me fait rire et ça me désole, c’est les trois à la fois. Il y a, dans le film, un regard sarcastique parce que c’est comme ça que je vois les choses. Ces panneaux, c’est surtout beaucoup d’enrobages, beaucoup de vernis et quand on gratte un peu, on voit qu’il y a d’autres choses derrière. C’est moins pire qu’en Chine, où a été tourné mon film précédent, mais ça n’empêche, qu’on nous raconte du rêve, on nous raconte une histoire.

J’aime bien cette phrase-là: “On nous raconte une histoire.”, parce que moi, effectivement je vais raconter une histoire. Mais en même temps, on nous raconte une drôle d’histoire.

[...]

Entretien et édition : Olive Péchereau et Mewen de Maqueville

Étudiant.e.s en master de création documentaire et stagiaire au sein de L’œil lucide

Retrouvez prochainement l’intégralité de l’entretien sonore avec Antoine Boutet

Ainsi que sa masterclass sur le site : www.loeillucide.com



8 rue du Saint Suaire, 24480 Cadouin - 06 62 46 33 47 - contact@loeillucide.com